Jerry Brotton

Le Bazar Renaissance

Comment l'Orient et l'islam ont influencé l'Occident



LLL LES LIENS QUI LIBÈRENT

Le Bazar Renaissance

Peu de périodes historiques font l'objet d'un tel culte que celle de la Renaissance : n'y voit-on pas la source de l'Europe occidentale moderne, si différente du reste du monde qu'elle en apparaît prédestinée à allumer la flamme de la Raison, de la Culture, du Beau, de la science, pour éclairer une planète restée dans les ténèbres ? Durant les XV^e^ et XVI^e^ siècles, le continent connut un formidable essor commercial et financier, fut saisi par un dynamisme époustouflant dont furent conscients tous les protagonistes, en premier lieu les humanistes.

Mais, loin d'être limité à Venise ou à l'Italie, à la France ou aux Pays-Bas, ce mouvement engloba toute la Méditerranée, et notamment les villes musulmanes et leurs bazars où s'échangeaient les marchandises et les idées, les techniques et les découvertes.

Jerry Brotton nous entraîne dans un voyage au long cours à travers les mers et les océans, à travers les cités et les pays, à des rencontres inattendues avec des hommes et des femmes admirables aux langues, aux curiosités et aux religions multicolores qui, sans se soucier de leurs multiples différences, coopéraient et inventèrent, tous ensemble, un monde nouveau.

Ce livre démontre magistralement que l'Europe s'est constituée en intime relation, et nullement en opposition, avec les cultures et les peuples que, par la suite, elle allait souvent diaboliser et qualifier de sous-développés et de non-civilisés.

Jerry Brotton est professeur et directeur de la faculté Humanités et sciences sociales à l'université Queen Mary, University of London. Son livre *Le Bazar Renaissance* a connu un très grand succès dans les pays anglo-saxons.

UN SEUL MONDE, UNE SEULE HISTOIRE

Ce livre inaugure une collection qui veut contribuer à l'émergence d'une histoire globale fondée sur l'interaction entre les différents continents, entre les différentes cultures, entre les différents pays. Elle accorde à l'Europe et à l'Occident leur juste place mais rien que leur place, mettant en lumière les apports d'autres cultures, d'autres civilisations à notre histoire.

Collection L'Histoire-monde

Depuis deux siècles, l'histoire du monde a été racontée d'un seul point de vue, celui de l'Occident, de la supériorité de sa civilisation, de l'universalité de ses idées. Elle se résumait à l'ascension de l'Europe, fondée sur une généalogie qui remontait à la Grèce antique et qui semblait inscrite dans les gènes du Vieux continent. Le reste de la planète était condamné à « rattraper » son retard et, en attendant, à patienter dans les antichambres du monde moderne.

Cette vision était inscrite dans une domination sans partage de l'Occident, qui désormais touche à sa fin. La Chine et l'Inde se transforment et reconquièrent progressivement la place qu'elles occupaient encore à la fin du XVIII^e^ siècle. D'autres pays de ce que l'on qualifiait naguère de tiers-monde, du Brésil à l'Afrique du Sud, s'affirment dans leur environnement régional ou sur la scène internationale.

En plus de son hégémonie politique, économique et militaire contestée, l'Occident perd le monopole du « grand récit » historique, du passé comme de l'avenir. Émerge ainsi une histoire globale fondée sur l'interaction entre les différents continents, entre les différentes cultures, entre les différents pays. Elle accorde à l'Europe et aux États-Unis sa place importante, mais pas toute la place.

C'est à ces voix nouvelles, d'ici et de là-bas, que cette collection souhaite donner la parole et retrouver ainsi le vrai sens du mot mondialisation.

Jerry Brotton

Le Bazar Renaissance

Comment l'Orient et l'islam ont influencé l'Occident

Traduit de l'anglais
par Françoise et Paul Chemla

LLL LES LIENS QUI LIBÈRENT

Jerry Brotton est maître de conférences en anglais à Royal Holloway (université de Londres). Il est l'auteur de *Trading Territories: Mapping the Early Modern World* (Londres, Reaktion, 1997, et Cornell University Press, 1998) et, avec Lisa Jardine, de *Global Interests: Renaissance Art between East and West* (Londres, Reaktion, 2000).

www.centrenationaldulivre.fr

© Les liens qui libèrent, 2011.
ISBN 979-10-209-0131-6

Un merveilleux voyage à travers notre Histoire

Par Alain Gresh

« Et si l'Europe ne devait pas ses savoirs à l'islam ? » Sous cette interrogation accrocheuse, le chroniqueur Roger Pol-Droit présentait dans le prestigieux *Monde des livres* (4 avril 2008), *Aristote au Mont-Saint-Michel. Les racines grecques de l'Europe chrétienne*. Avec, en guise de résumé : « L'historien Sylvain Gouguenheim récuse l'idée que la science des Grecs ait été transmise à l'Occident par le monde musulman ». La conclusion de Roger-Pol Droit était sans appel : « Contrairement à ce qu'on répète crescendo depuis les années 1960, la culture européenne, dans son histoire et son développement, ne devrait pas grand-chose à l'islam. En tout cas, rien d'essentiel. Précis, argumenté, ce livre qui remet l'histoire à l'heure est aussi fort courageux. »

Roger-Pol Droit balayait ainsi d'un revers de main toutes les connaissances accumulées depuis un demi-siècle pour redonner vie à une thèse que lui-même défend dans son opuscule, *L'Occident expliqué à tout le monde* (Seuil, 2008), et que l'on peut ainsi condenser : la division du monde entre Occident et Orient remonte à la Grèce antique, et depuis mille ans se joue un éternel affrontement entre deux conceptions du monde.

Pour Gouguenheim aussi, « durant le Moyen Âge, deux civilisations se firent donc face. L'une combinait l'héritage grec et le message des Évangiles, l'esprit scientifique et l'enracinement dans une tradition religieuse dont l'Église se voulait la garante. L'autre était fille du Livre de Dieu, du Livre incréé. Elle était fondamentalement amarrée à son axe central, le Coran : tout ce qui se déroule dans le temps reconduit la matrice originelle des sourates éternelles. » Ce qui soutient cet argumentaire, c'est une hallucination, celle d'un monde musulman pétrifié dans le Coran, incapable d'évoluer, d'accéder à l'esprit scientifique, profondément séparé de « nous », comme le prouverait, toujours selon Gouguenheim, le 11 septembre.

Cette thèse, loin d'être « courageuse », est colportée depuis au moins le milieu du XIX^e^ siècle par nombre de penseurs européens, notamment Ernest Renan. Elle a pris un coup de botox au début du XIX^e^ siècle dans certains milieux universitaires, l'islamophobie savante relayant une islamophobie populaire[1], qui nourrit une vague d'extrême droite populiste et infecte les partis de la droite traditionnelle et, parfois, de la gauche. Le best-seller de Thilo Sarrazin, membre du directoire de la banque centrale allemande et du parti social-démocrate, *L'Allemagne court à sa perte*, en a témoigné. « Je ne voudrais pas, écrivait ce "socialiste", que le pays de mes petits-enfants et arrière-petits-enfants soit en grande partie musulman, qu'on y parle surtout turc et arabe, que les femmes soient voilées et que le rythme de la journée soit déterminé par les appels du muezzin. »

Le Bazar Renaissance, de Jerry Brotton, n'est pas une réponse directe à ces polémiques. Il ne vise pas à démontrer que la Renaissance serait le résultat de la seule influence musulmane ou orientale. Il se réclame d'une autre école de

1. « Oui, l'Occident chrétien est redevable au monde islamique », texte signé par 56 historiens spécialistes de l'histoire médiévale, *Libération*, 30 avril 2008. *Les Grecs, les Arabes et nous. Enquête sur l'islamophobie savante*, sous la direction de Philippe Büttgen, Alain de Libera, Marwan Rashed et Irène Rosier-Catach, Fayard, 2009.

pensée, celle de l'histoire globale, qui tente de définir les interactions entre les différentes régions du monde et de ne pas isoler l'Europe du reste de la planète. La Renaissance ne peut s'étudier en dehors des relations commerciales, financières et culturelles, entre les deux rives de la Méditerranée qui se sont mutuellement aiguillonnées.

Le concept de Renaissance, rappelle Brotton, a été inventé au XIX^e^ siècle et d'abord par l'historien français Jules Michelet qui résume : « … La découverte du monde, la découverte de l'homme. Le XVI^e^ siècle, dans sa grande et légitime expansion, va de Colomb à Copernic, de Copernic à Galilée, de la découverte de la Terre à celle du ciel. L'homme s'y est refondé lui-même » (*Histoire de France*, tome 9, Jean de Bonnot, 1878). Et c'est, bien sûr, en France que la Renaissance est apparue. Elle représentait pour cet historien nationaliste une rupture avec l'âge sombre du Moyen Âge, une victoire des idées de Raison, de Vérité, d'Art et de Beauté. Si Michelet a inventé une définition de la Renaissance, c'est le Suisse Jacob Burckhardt qui en a fait le portrait définitif comme un phénomène italien du XV^e^ siècle, qui aurait permis la « création de l'individu moderne ». Elle fut « le lieu de naissance du monde moderne créé par Dante, Pétrarque, Alberti, Leonard de Vinci, et caractérisé par le renouveau de la culture classique ».

Cette vision, comme celle de l'anglais Walter Pater (1873), a façonné notre imaginaire et amené à comprendre la Renaissance non comme une période historique (chacun des trois penseurs que nous avons cités la situe à une époque différente !), mais comme « un esprit », un esprit qui semble plus définir l'idéal de ces intellectuels pour le XIX^e^ siècle que la réalité historique.

« Un des problèmes que posent ces définitions classiques de la Renaissance, remarque Brotton, est qu'elles célèbrent les réalisations de la civilisation européenne à l'exclusion de toutes les autres. Ce n'est pas une coïncidence que la période où le terme a été inventé a aussi été le moment de l'histoire où l'Europe a proclamé avec le plus d'agressivité sa domination impérialiste sur le globe. »

Les échanges avec l'Empire ottoman ont pourtant profondément modifié les goûts et les possibilités à l'ouest du continent et contribué à la naissance du monde moderne. Les importations de l'Orient couvraient une large gamme de produits, des épices au coton, du satin aux tapis, des tulipes à la porcelaine et aux chevaux, des pigments, etc. « La palette de peintres a aussi été élargie » et cet enrichissement a « apporté aux tableaux de la Renaissance les bleus et rouges vifs qui les caractérisent ». Ce sont les pratiques du commerce arabes et islamiques qui se sont répandues, et ont imposé les chiffres indo-arabes, l'usage de la virgule, les signes de l'addition (+), de la soustraction (-) et de la multiplication (x). Les bazars du Caire, d'Alep et de Damas ont « littéralement modelé l'architecture de Venise ». Non seulement des objets provenant de l'Orient étaient montrés sur les peintures (y compris des inscriptions en arabe sur les habits de la Vierge), mais les peintres eux-mêmes, comme l'artiste Costanzo da Ferrare, se rendaient à Istanbul et en rapportaient des motifs, s'inspirant des traditions ottomane et perse. Les flux dans le domaine scientifique, surtout de l'est vers ouest, ne furent pas moins denses.

Même la chute de Constantinople en 1453 fut perçue avec modération par nombre de chrétiens et, dans les années suivantes, Venise et Vienne s'engageaient dans des accords avec la Suprême Porte.

Cette période des XV^e^-XVI^e^ siècles fut donc celle d'un formidable essor commercial et financier, d'un dynamisme époustouflant dont furent conscients tous les protagonistes. Elle fut le terreau de l'humanisme en s'inscrivant dans cette époque où l'enrichissement, le pouvoir et l'appât du gain étaient glorifiés. Les préoccupations très terre à terre des humanistes sont mises en lumière par l'écrivain italien Pétrarque, qui prônait à la fois « la quête personnelle de vérité philosophique et l'aptitude pragmatique à opérer efficacement dans la société par la rhétorique et la persuasion ». Et les élèves des nouveaux collèges ne devaient pas hésiter à mettre en pratique cette rhétorique et cette persuasion au service du pouvoir quel qu'il soit. L'un des plus célèbres humanistes, Guarino de Vérone (1374-1460), fon-

dateur d'une célèbre école, expliquait ainsi : « Tout ce que décrète le prince, il faut l'accepter sereinement et avec l'apparence du plaisir. Car ceux qui peuvent le faire sont chers aux gouvernants, assurent leur fortune et celle de leurs parents et obtiennent de hautes promotions. »

Pas plus que les fondateurs de la laïcité au tournant du XX^e^ siècle n'accordaient de l'importance aux femmes maintenues dans un statut de mineures, les hommes de la Renaissance omettaient rarement d'expliquer que le « deuxième sexe » ne pouvait prétendre à bénéficier des temps nouveaux. L'humaniste italien Leon Battista Alberti écrivait en 1444 : « Les petites affaires du ménage, je les laisse aux bons soins de mon épouse. (…) Cela ne nous gagnerait guère de respect si notre femme s'activait parmi les hommes à l'extérieur, sur le marché, aux yeux de tous. Quant à moi, il me paraîtrait aussi un peu humiliant de rester enfermé dans la maison parmi les femmes, alors que j'ai à mener des activités d'hommes, parmi les hommes, mes concitoyens et d'éminents et remarquables étrangers. » Et si les femmes ont bien eu une Renaissance, « ce fut en général, écrit Brotton, malgré leurs homologues humanistes du sexe opposé ».

On ne peut résumer *Le Bazar Renaissance*. Il faut se laisser emporter par ce voyage au long cours à travers les mers et les océans, à travers les cités et les pays, par ces rencontres inattendues avec des hommes et des femmes admirables aux langues, aux curiosités et aux religions multicolores, qui coopéraient malgré leurs multiples différences et qui inventèrent un monde nouveau. Ils trouvaient tous leur inspiration dans ce bazar de la Méditerranée orientale qui fut « la véritable source de la Renaissance européenne », un bazar qui rappelle le « village global » dans lequel nous vivons aujourd'hui.

Préface

S'il est un moment de l'histoire où, de l'avis quasi général, naît la civilisation européenne moderne, c'est sûrement la période que l'on appelle la Renaissance – les années 1400-1600. *Le Bazar Renaissance* soutient que, si l'Europe moderne est née à cette époque, c'est de l'émulation et de l'échange d'idées et de produits avec ses voisins orientaux (majoritairement islamiques). Ces transactions entre l'Orient et l'Occident ont posé les bases du grand art et de la brillante culture que nous associons aujourd'hui à la Renaissance. L'Europe s'est donc constituée en intime relation, et nullement en opposition radicale, avec les cultures et les peuples que, par la suite, elle allait souvent diaboliser et qualifier de sous-développés et de non civilisés.

Des spécialistes de diverses disciplines ont déjà développé cette approche. Mais *Le Bazar Renaissance* est le premier livre à synthétiser ces évolutions et à suggérer qu'une bonne compréhension de l'impact de l'Orient change notre vision de la Renaissance. Dans les travaux que j'ai effectués en collaboration avec Lisa Jardine, ou dans les écrits de chercheurs comme Gülru Necipoglu, Nabil Matar, Joan-Pau Rubiés, Deborah Howard et Julian Raby, on commence à voir combien la période paraît différente quand on la regarde de l'extérieur de l'Europe. Loin de mettre un point final à l'étude de la Renaissance, ce livre laisse présager d'autres découvertes excitantes.

Je tiens à remercier Matt Birchwood, Mat Dimmock, Margaret Ferguson, Don et Sarah Holmes, Adam Lowe, Karin Pibernik, Evelyn Welch, et, à Oxford, Ali Chivers pour leur aide et leurs suggestions dans la mise au point de cet ouvrage. Nul ne pourrait souhaiter meilleure conseillère et collaboratrice que Lisa Jardine. Elle m'a beaucoup encouragé à écrire ce livre et, avec la perspicacité brillante et ingénieuse qui la caractérise, elle m'a empêché de me laisser séduire par les mythes fascinants de la Renaissance. Je compte bien continuer à collaborer avec elle dans des explorations encore plus ambitieuses.

C'est à mon interlocutrice la plus sceptique, Rachel Holmes, que je dédie cet ouvrage. Elle en a lu chaque page, contesté chaque hypothèse, et elle a demandé des éclaircissements à chaque pas. Il en résulte un livre bien meilleur que celui que j'aurais pu écrire sans elle – toute erreur et omission restant bien sûr de mon fait. J'espère qu'elle convient aujourd'hui avec moi de l'intérêt de cet effort : la Renaissance en vaut la peine.

Introduction

Le Bazar Renaissance évoque la période historique, à partir du début du XV^e^ siècle, où les sociétés d'Orient et d'Occident ont échangé activement œuvres d'art, idées et produits de luxe dans un esprit de compétition amicale qui a façonné ce que nous nommons aujourd'hui la Renaissance européenne. La métaphore du « bazar » traduit bien la fluidité de ces transactions qui se sont poursuivies tout au long des XV^e^ et XVI^e^ siècles. L'Europe a commencé à se définir en achetant aux Ottomans, aux Perses et aux mamelouks d'Égypte, et en imitant l'opulence et la culture raffinée des villes, marchands et lettrés de leurs empires. Épices, soieries, tapis, porcelaines, majoliques, porphyres, verreries, laques, teintures, pigments : tous ces flux commerciaux venus des bazars orientaux de l'Espagne musulmane, de l'Égypte mamelouke, de la Turquie ottomane, de la Perse ou de la route de la soie entre la Chine et l'Europe ont apporté inspiration et matériaux à l'art et à l'architecture de Bellini, Van Eyck, Dürer ou Alberti. La transmission des connaissances arabes en astronomie, en philosophie, en médecine, a aussi influencé en profondeur des penseurs et savants comme Léonard de Vinci, Copernic, Vésale ou Montaigne, dont les idées sur les mécanismes de l'esprit et du corps humain, ou sur la relation de l'individu au monde qui l'entoure, restent

souvent au fondement de la science et de la philosophie modernes. L'impact complexe de ces échanges entre l'Orient et l'Occident a créé la culture, l'art et le savoir que nous associons couramment à la Renaissance.

Depuis les croisades européennes des XI^e^, XII^e^ et XIII^e^ siècles en Terre sainte, chrétiens et musulmans n'avaient cessé de commercer ouvertement : leur antagonisme religieux et leurs conflits militaires ne les empêchaient nullement d'échanger des marchandises et des idées. Vers la fin du XIII^e^ siècle, poussant encore plus loin la quête de nouveaux liens commerciaux, le marchand vénitien Marco Polo avait voyagé jusqu'en Chine. Au XIV^e^ siècle, en Europe comme en Asie, la politique et le commerce ont connu de profonds changements. L'Europe est devenue capable d'échanger sur un pied d'égalité avec les puissants empires d'Égypte, de Perse et de Turquie. Deux exemples de ces relations vont donner le ton de ce livre et révéler l'impact de l'Orient sur l'Europe des XV^e^ et XVI^e^ siècles. En 1487, Qaït Bey, sultan mamelouk d'Égypte, envoya une fastueuse ambassade à Florence pour tenter de conclure un accord commercial : il cherchait à priver son rival, l'Empire ottoman, du commerce italien. Le secrétaire de Laurent de Médicis, dit le Magnifique, qui gouvernait alors Florence, a noté dans ses mémoires l'ahurissement suscité par la mission égyptienne, venue avec des richesses que l'on voyait rarement en Italie : baume, musc, benjoin, bois d'aloès, gingembre, mousseline, pur-sang arabes, porcelaines de Chine, notamment. L'impact de ces objets de luxe sur la vie italienne apparaît dans les tableaux et détails architecturaux de Masaccio, du Filarète ou de Mantegna. Tous ont intégré à leurs œuvres des animaux exotiques, des caractères d'écriture islamique et le lustre du bois laqué, du porphyre, de la soie et des tapis aux

motifs élaborés. Dès avant cette ambassade, Léonard de Vinci avait été fort impressionné par la renommée du sultan : en 1484, il avait adressé à « Kait-Bai » une série de rapports sur des initiatives scientifiques et architecturales qu'il se proposait de prendre en Turquie. Léonard était manifestement persuadé que la richesse, le mécénat et la puissance politique se trouvaient à l'est du continent européen.

Près d'un siècle plus tard a eu lieu un échange très différent, cette fois d'ouest en est. En 1578, la reine d'Angleterre Élisabeth I^re^ a envoyé au sultan Murad III à Istanbul une cargaison de marchandises comprenant du plomb pour la production d'armements. Excommuniée par le pape huit ans plus tôt, Élisabeth avait accepté sans état d'âme que son pays se comporte en vassal de l'Empire ottoman, pour stimuler le commerce et courtiser un allié potentiel contre l'Espagne catholique. La surprenante alliance anglo-ottomane a eu un impact direct sur le théâtre et la littérature de l'époque élisabéthaine : pensons aux pièces de Christopher Marlowe *Tamerlan le Grand* (1587) et *Le Juif de Malte* (1590), ou à *Othello, le Maure de Venise* de Shakespeare (1603). Ces deux exemples montrent bien que certaines des plus grandes œuvres culturelles de la Renaissance européenne sont nées de rencontres et d'échanges avec l'Orient. Si l'Europe était officiellement hostile aux empires islamiques sur sa frontière orientale et en conflit militaire avec eux, le commerce et les échanges ont en général suivi leur cours, indépendamment des divergences idéologiques.

Ce ne sont là que quelques éléments d'un vaste corpus de données qui réfute une version aujourd'hui presque moribonde de la Renaissance : celle qui affirme qu'à partir de la fin du XIV^e^ siècle, la culture européenne a redécouvert une tradition intellectuelle gréco-romaine perdue, ce qui a permis à des cher-

cheurs et artistes vivant presque exclusivement en Italie de développer des modes de pensée et d'action plus cultivés et civilisés. Ainsi auraient été créées les conditions de l'œuvre littéraire d'un Pétrarque, de l'art d'un Michel-Ange ou de la philosophie d'un Marsile Ficin. Cette approche voit aussi dans la Renaissance la base durable de la civilisation européenne moderne.

Or, dès l'instant où l'on comprend l'impact des cultures orientales sur l'Europe dans les années 1400-1600, cette interprétation traditionnelle de la Renaissance européenne ne tient plus : telle est la thèse que défend le présent ouvrage. Il suggère aussi que la Renaissance ne peut s'expliquer par une seule théorie ou d'un seul point de vue. L'Orient a eu un impact décisif sur les perspectives de l'Europe au XVI^e^ siècle, mais d'autres facteurs ont aussi changé la société européenne pendant cette période. L'invention de l'imprimerie en Allemagne au milieu du XV^e^ siècle et la Réforme de Luther au début du XVI^e^ siècle n'ont pas été inspirées par les mêmes influences que la peinture italienne de Bellini ou Mantegna. À bien des égards, ces initiatives de l'Europe du Nord étaient profondément hostiles à l'art, à la philosophie et à la culture politique de l'Italie, que l'on tient souvent pour la quintessence de la « Renaissance ». Les grandes découvertes ibériques de la fin du XV^e^ siècle ont fait naître au Portugal et en Castille des cultures qui n'avaient guère de points communs avec ce qui se passait en Allemagne ou en Italie. Au vu de ces profondes différences régionales dans la politique, l'art et la société, il n'est plus possible de croire que la Renaissance européenne a eu pour force motrice une mentalité unique et cohérente, un « esprit ».

Mais *Le Bazar Renaissance* n'a pas pour seule visée de dissiper un mythe. S'il doute fort de la validité des grandioses revendications de supériorité européenne souvent associées à

la célébration de la Renaissance, il entend aussi montrer qu'une juste prise en compte des différences régionales et de l'impact de l'Orient permet aux chercheurs et aux lecteurs de découvrir un moment encore plus excitant de l'histoire de l'Europe, où plusieurs cultures différentes cohabitent. Ce livre soutient, entre autres, que chaque génération crée une version de la Renaissance européenne à son image. À cette règle, *Le Bazar Renaissance* lui-même ne fait pas exception. Dans un monde marqué par le choc entre de dangereux fondamentalismes politiques et religieux et des possibilités sans précédent d'échanges et de coopérations culturelles, l'heure est venue de percevoir la Renaissance comme une époque semblable, qui se trouvait au seuil d'un monde en expansion où l'on échangeait idées et objets en passant outre, souvent, aux idéologies politiques et religieuses.

Le sujet ayant fait l'objet d'une immense littérature, ce livre va donner de la Renaissance une analyse raisonnée et sélective, en grande partie déjà familière au lecteur non spécialiste, mais dont certains aspects, j'espère, lui paraîtront nouveaux et surprenants. Comme le suggère le titre, un des axes majeurs sera le commerce avec l'Orient : c'est le thème central du premier chapitre, qui part des échanges et rencontres de l'Europe avec l'Empire ottoman, l'Afrique et l'Asie du Sud-Est pour esquisser une perspective générale sur la période. Au sein du « bazar Renaissance », les cultures différentes se découvraient avec stupeur et méfiance, mais souvent aussi avec délice et fascination. Elles échangeaient des objets et des idées en bravant des interdits religieux et politiques toujours prompts à souligner ce qui les séparait et les opposait.

Pour tenter de comprendre les mutations de l'idée de Renaissance, le livre commencera par une histoire critique de

l'évolution du terme. Après avoir précisé le profil et la durée de la période, il examinera de plus près les interactions entre l'Orient et l'Occident tout au long des XV^e^ et XVI^e^ siècles. Puis il étudiera ce qui passe pour l'une des réussites les plus insignes, mais aussi les plus controversées, de la Renaissance : les pratiques érudites de l'humanisme. Après quoi, élargissant la perspective, il explorera les conflits religieux et politiques qui ont défini la période, du Grand Schisme d'Occident en Italie à la fin du XIII^e^ siècle à la Réforme en Europe du Nord au XVI^e^ siècle et au rôle joué par l'Empire ottoman dans les conflits internationaux de l'époque. Le chapitre 4 présentera à grands traits l'évolution de l'art et de l'architecture, puis étudiera spécifiquement les échanges artistiques entre l'Orient et l'Occident et le rôle central de l'art et de l'architecture dans la création du pouvoir politique. Au cœur de toute analyse de la Renaissance se trouve l'âge dit des Grandes Découvertes : les expéditions maritimes au long cours entreprises entre 1480 et 1540 par Christophe Colomb, Vasco de Gama et Magellan. L'avant-dernier chapitre les envisage à la lumière du désir d'atteindre les marchés de l'Orient, et retrace leur évolution et leurs conséquences à travers l'essor de la cartographie. Pour terminer, l'ouvrage montre comment la science et la philosophie se sont développées au XV^e^ et au début du XVI^e^ siècle, et comment leurs acquis ont été intégrés dans la littérature, de Dante à Shakespeare.

Ce livre ne se prétend pas une étude exhaustive de la Renaissance. Il parle peu des études antiques, de la musique, du droit, de la sorcellerie ou de la vie rurale. Couvrir la réalité historique sous tous ses aspects est impossible, et le tenter aurait risqué de transformer l'ouvrage en histoire sociale de l'Europe de 1400 à 1600. L'idée de Renaissance est un concept

élitiste, fondé sur les idéaux culturels d'une couche sociale très réduite. Bien que nous nous proposions ici d'élargir la perspective et d'inclure des personnages souvent marginalisés dans les analyses traditionnelles de la période, on ne peut comprendre ce concept sans étudier les médiateurs culturels établis, de Léonard de Vinci et Machiavel à Luther et Shakespeare. Le livre commence par exposer les deux visions de la Renaissance – traditionnelle et alternative – à travers l'une de ses images les plus symboliques : le tableau de Hans Holbein *Les Ambassadeurs*.

Un tableau de maître

En 1997, la National Gallery de Londres a organisé une exposition, « Making and Meaning » (facture et signification), exclusivement fondée sur l'une des œuvres les plus célèbres de sa collection : *Les Ambassadeurs* de Holbein [1533] (*illustration 1*). Son succès a été dû au fait que ce tableau, aux yeux de bien des gens, est une image symbolique de la Renaissance européenne. Aller voir une exposition qui promettait de dévoiler les mystères de cette œuvre, sa composition innovante, l'identité de ses deux personnages centraux, le sens des divers artefacts qu'elle montre, c'était commencer à comprendre l'idée même de « Renaissance ». Dans ce qui suit, j'utilise ce tableau pour définir les grands traits de la Renaissance en présentant certaines idées et certains concepts cruciaux, indispensables pour comprendre ce que l'on veut dire quand on utilise ce terme litigieux.

Qu'est-ce qui rend ce tableau de Holbein si typiquement « renaissant » ? D'abord, c'est un tableau, et la peinture repré-

sente aux yeux de beaucoup la dimension la plus durable de la Renaissance : l'art de Botticelli, Dürer, Léonard de Vinci ou Michel-Ange. Traditionnellement, on définit la période par l'apparition de la personnalité individuelle de type moderne, ce que l'historien du XIX^e^ siècle Jules Michelet appelait « la découverte du monde » et « de l'homme ». À en croire ce raisonnement, on voit émerger à partir du XIV^e^ siècle une forme d'individualité de plus en plus encline à l'interrogation, à la psychologie, à l'autoréflexion, qui commence à se demander et à explorer ce que signifie être humain et quelle est la place de l'humanité dans le vaste monde. La manifestation suprême de cette tendance est l'art renaissant, dont les sommets sont les œuvres de peintres comme Holbein. Dans *Les Ambassadeurs*, on voit la reproduction détaillée, précise, du monde de deux hommes de la Renaissance, qui rendent au spectateur son regard pénétrant avec une conscience d'eux-mêmes dont on peut soutenir qu'on ne l'avait jamais vue jusque-là en peinture : assurée mais aussi capable de s'interroger. L'art médiéval peut nous paraître bien plus étranger, parce que la création de ce type d'individualité, puissamment consciente d'elle-même, lui fait défaut. Même si l'on saisit mal ce qui motive la gamme d'émotions exprimée dans des tableaux comme celui de Holbein, on peut s'identifier avec elles car elles sont visiblement « modernes ». Autrement dit, quand nous contemplons un tableau comme *Les Ambassadeurs*, nous assistons à la naissance de l'homme actuel.

Ces considérations sont un point de départ utile pour tenter de comprendre le tableau de Holbein en tant qu'expression artistique de la Renaissance. Mais des termes assez flous commencent à s'accumuler, et ils nécessitent quelques explications. Qu'est-ce que le « monde moderne » ? N'est-ce pas

une formule aussi insaisissable que « Renaissance » ? De même, l'art médiéval doit-il être défini (et en fait évacué) aussi simplement ? Et que dire de l'« homme de la Renaissance » ? Est-il possible de parler de la « femme de la Renaissance » ? Le tableau de Holbein peut servir à explorer un tout autre ensemble d'idées sur les caractéristiques qui ont défini la Renaissance et qui vont être à la base de nombre des analyses de ce livre.

Une Renaissance bien éduquée

Ce qui attire l'œil dans le tableau, autant que le regard des deux modèles, ce sont la desserte au milieu de la composition et les objets dispersés sur ses étagères supérieure et inférieure. Sur celle du bas, il y a deux livres (un recueil de cantiques et un traité d'arithmétique commerciale), un luth, un globe terrestre, une caisse de flûtes, une équerre et un compas. Celle du haut contient un globe céleste et plusieurs instruments scientifiques extrêmement spécialisés : des quadrants, des cadrans solaires et un *torquetum* (instrument qui indiquait la date et l'heure et aidait à la navigation). Ces objets représentent les sept arts libéraux, sur lesquels reposait toute l'éducation renaissante. Les trois arts fondamentaux – la grammaire, la logique et la rhétorique – constituaient le *trivium*. On peut les relier, globalement, aux livres présentés et aux activités des deux personnages. Ce sont des ambassadeurs, formés à l'usage des textes, mais surtout rompus à l'art de l'argumentation logique et de la persuasion rhétorique. Le *quadrivium* comprenait l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie, toutes disciplines qui sont clairement évoquées par Holbein dans sa

représentation précise du livre d'arithmétique, du luth et des instruments scientifiques.

Ces matières constituaient la base des *studia humanitatis*, le cycle d'études suivi par la plupart des jeunes gens de l'époque. Elles ont été le fondement de ce qu'on appellerait plus tard l'humanisme. Ce mouvement a représenté, dans l'Europe de la fin du XIV^e^ et du XV^e^ siècle, un phénomène nouveau et important : il impliquait la redécouverte des textes classiques de la culture, de la pensée politique et de la philosophie de langues grecque et latine. L'extrême flexibilité des *studia humanitatis* a stimulé l'étude de toute une série de disciplines nouvelles, telles la philologie classique, la littérature, l'histoire et la philosophie morale.

Holbein montre ici que ses modèles sont eux-mêmes « des hommes nouveaux », des personnages instruits et engagés dans le monde, qui utilisent leur savoir pour accroître leur renommée et servir leurs ambitions. Celui de droite est Jean de Dinteville, ambassadeur de France à la cour du roi d'Angleterre Henri VIII. À gauche se trouve son ami intime Georges de Selve, évêque de Lavaur, venu rendre visite à Dinteville à Londres en 1533. Les objets de la desserte ont été soigneusement choisis pour suggérer que leurs positions dans les univers de la politique et de la religion sont étroitement liées à leur compréhension de la pensée humaniste. Le tableau laisse entendre que la maîtrise des disciplines représentées par ces objets est cruciale pour s'élever et réussir dans le monde.

La face sombre de la Renaissance

Si nous regardons d'encore plus près les objets du tableau de Holbein, ils nous conduisent à une vision plus obscure et moins

familière de la Renaissance. Voyons ceux qui figurent sur l'étagère du bas. L'une des cordes du luth est brisée, symbole délibéré de la discorde. À côté du luth se trouve un recueil de cantiques ouvert, dont l'auteur est identifiable : c'est le grand réformateur religieux Martin Luther. À l'extrême droite du tableau, le rideau est légèrement tiré pour laisser voir un crucifix d'argent. Ces objets attirent notre attention sur l'omniprésence de la controverse et de la discorde religieuses à la Renaissance. À l'époque où a été commandé le tableau, les idées de Luther déferlaient sur l'Europe entière, défiant l'autorité établie de l'Église catholique romaine. La corde brisée du luth est un puissant symbole du conflit religieux caractéristique de la période, que Holbein rend avec force en juxtaposant les chorals de Luther et le crucifix catholique. Son recueil luthérien est clairement un livre imprimé. L'invention de l'imprimerie dans la seconde moitié du XV^e^ siècle a révolutionné la création, la diffusion et la compréhension de l'information et du savoir. Au plus loin de la copie laborieuse et souvent fautive des manuscrits, les livres imprimés pouvaient sortir à une vitesse, avec une exactitude et en quantité jusque-là inimaginables. Les idées neuves et radicales de Luther n'auraient pas tenu sans l'aide de la presse d'imprimerie. Mais, comme le suggère aussi l'exemple de Luther, nombre des plus grandes réussites culturelles et technologiques de la Renaissance ont créé l'instabilité, l'incertitude et l'angoisse, et l'on pourrait définir l'éthos de la période comme une lutte contre ce dilemme.

À côté du recueil de cantiques luthériens, Holbein a placé un autre ouvrage imprimé manifestement profane, mais qui renvoie à une autre dimension révélatrice de la Renaissance. C'est un manuel destiné aux marchands : il leur indique comment calculer les profits et les pertes. Sa présence dans le tableau à

côté des objets « culturels » le montre bien : la Renaissance était une question d'affaires et de finances autant que d'art et de culture. Si ce livre est une allusion au *quadrivium* de l'enseignement humaniste, il révèle aussi que l'on comprenait que les réalisations culturelles de la Renaissance reposaient invariablement sur le succès commercial et financier. Dans un monde qui se faisait plus vaste et plus complexe, il fallait de nouveaux instruments d'analyse de la circulation de l'argent, de plus en plus invisible, et de celle des biens, pour maximiser les profits et minimiser les pertes. D'où un regain d'intérêt pour des disciplines comme les mathématiques, qui permettaient de comprendre les mécanismes économiques d'une Renaissance à l'horizon toujours plus planétaire.

Le globe terrestre placé derrière le livre d'arithmétique du marchand le confirme : l'expansion du commerce et de la finance est une caractéristique de la période. Ce globe est un des objets les plus significatifs du tableau, tant pour saisir comment Holbein appréhende son époque que pour comprendre pourquoi la Renaissance reste importante aujourd'hui. Le voyage, l'exploration, la découverte ont été des réalités dynamiques et controversées pendant la période, et c'est bien ce que nous dit le globe de Holbein par sa représentation remarquablement à jour du monde tel qu'il était perçu en 1533. L'Europe est appelée « Europa ». Choix en soi significatif, car c'est aux XV^e^ et XVI^e^ siècles qu'on a commencé à définir l'Europe par une identité politique et culturelle commune. Avant cette date, ses habitants se qualifiaient rarement d'« Européens ». Holbein fait aussi figurer les récentes découvertes des voyages en Afrique et en Asie, de ceux de Christophe Colomb au « Nouveau Monde », inaugurés en 1492, et de la première circumnavigation du globe réalisée par l'expédition de Ferdinand de